

Leçon 10

Matthieu 21-23

L'entrée triomphale à Jérusalem (21.1-11)

Venant de Jéricho, Jésus arrive par le versant est de la montagne des Oliviers, du côté de Béthanie et de Bethphagé. De là, le chemin longe le sud d'Olivet, plonge dans la vallée de Josaphat, traverse le torrent du Cédron et monte vers Jérusalem.

Jésus envoie deux disciples à Béthanie ; Il sait d'avance qu'ils trouveront là une ânesse attachée, et un ânon avec elle. Ils devront les détacher et les lui amener. Si quelqu'un les interroge sur ce qu'ils font, ils devront répondre que le Seigneur a besoin de ces animaux. Leur propriétaire consentira à ce qu'ils agissent ainsi ; peut-être celui-ci connaissait-il Jésus et avait-il déjà proposé de lui venir en aide auparavant. Ou peut-être cet épisode sert-il à démontrer l'omniscience et la suprême autorité du Seigneur : tout se déroule comme Il l'a dit.

La réquisition de ces animaux accomplit les prophéties d'Ésaïe et de Zacharie : Dites à la fille de Sion : Voici, ton Roi vient à toi, plein de douceur, et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse.

Les disciples mettent leurs vêtements sur les animaux, après quoi Jésus s'assied sur l'ânon (Mc 11.7) et se dirige vers Jérusalem. C'est un moment historique.

En arrivant en pareil équipage à Jérusalem, le Seigneur Jésus affirme d'une manière délibérée, sans voile, qu'Il est le Messie. Selon un auteur contemporain : *Jésus accomplit intentionnellement une prophétie qui de Son temps était pour tous liée à la venue du Messie. Si jusqu'à présent, Il avait estimé que la révélation de Sa divinité était dangereuse, Il pense maintenant qu'il est inconcevable de garder le silence plus longtemps. [...] À partir de ce moment, il ne sera plus jamais possible de l'accuser de ne pas s'être dévoilé Lui-même sans la moindre ambiguïté. Quand, plus tard, la ville de Jérusalem sera accusée du meurtre du Messie, elle ne pourra pas prétendre que le Messie avait omis de donner un signe intelligible pour tous.*

Le Seigneur monte vers Jérusalem sur un tapis de vêtements et de branches d'arbres, les oreilles remplies des acclamations de la foule. Pendant quelques instants au moins, Il est accueilli comme Roi. De toutes parts, la foule crie : Hosanna au Fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Cette citation tirée de Ps 118.25, 26 s'applique clairement à la venue du Messie. Le sens premier de « Hosanna » est « sauve maintenant » ; peut-être la foule veut-elle dire : « Sauve-nous de l'oppresseur romain ! » Par la suite, ce mot deviendra une expression de louange. Les paroles Fils de David et Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! montrent qu'à cet instant, Jésus est reconnu comme le Messie. Il est Celui qui est béni et qui vient avec le pouvoir de Yahvé pour accomplir sa volonté.

À Jérusalem, toute la population, en émoi, se demande qui est cet homme. La foule qui l'accompagne répond seulement : C'est Jésus, le prophète, de Nazareth en Galilée. Cette réponse semble indiquer que bien peu ont vraiment compris que Jésus est le Messie. Moins d'une semaine plus tard, cette foule versatile criera : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

La purification du temple (21.12, 13)

Dès le début de son ministère public, Jésus avait déjà chassé les marchands et réagi contre le commerce qui se faisait dans les environs immédiats du temple (Jn 2.13-16). Mais l'appât du gain avait ressuscité le trafic dans le parvis extérieur du temple. On pouvait y acheter, à des prix exorbitants, les animaux et les oiseaux qu'on voulait offrir en sacrifice. Les changeurs de monnaie convertissaient l'argent courant en demi-sicles – l'impôt du temple que tout Juif devait acquitter – en prélevant au passage une forte commission pour eux-mêmes. Maintenant, à la fin de son ministère, Jésus chasse à nouveau tous ceux qui tirent un profit malhonnête des activités sacrées.

En combinant des citations d'Ésaïe et de Jérémie, le Seigneur condamne la profanation, l'esprit de lucre et les monopoles. Évoquant Es 56.7, Jésus rappelle à ses interlocuteurs que dans l'intention de Dieu, le temple devait être une maison de prière. Ils en avaient fait une caverne de voleurs (Jé 7.11). Cette purification du temple était son premier acte officiel après son entrée dans Jérusalem. Par cet acte, Il affirmait sans aucune équivoque sa seigneurie sur le temple.

Cet épisode renferme deux messages pour notre temps. Dans notre vie d'Église, nous avons besoin de l'aide du Seigneur pour bannir toute mauvaise attitude concernant l'argent. Dans notre vie personnelle, il y a un constant besoin que le Seigneur exerce son ministère de purification dans notre corps, qui est le temple du Saint-Esprit.

L'indignation des principaux sacrificateurs et des scribes (21.14-17)

La scène suivante se situe dans le parvis du temple où le Seigneur guérit des aveugles et des boiteux. Partout où Il passait, Il attirait à lui les nécessiteux et ne les renvoyait jamais sans avoir répondu à leurs besoins.

Mais des regards hostiles l'observaient. En entendant des enfants acclamer Jésus par les mots : Hosanna au Fils de David !, les principaux sacrificateurs et les scribes deviennent enragés. Entends-tu ce qu'ils disent ? demandent-ils à Jésus, espérant peut-être qu'Il interdira aux enfants de le considérer comme le Messie. Si Jésus n'était pas le Messie, il serait temps de le dire une fois pour toutes ! Mais la réponse de Jésus indique que les enfants ont raison. Le Seigneur cite Ps 8.2, dans la version grecque : Tu as tiré des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle. Si les principaux sacrificateurs et les scribes, qui étaient censés connaître le Messie, ne le louaient pas comme tel, alors Celui-ci tirerait sa louange des petits enfants. Les enfants ont souvent une perception spirituelle plus grande qu'on ne pourrait l'attendre à leur âge, et leurs paroles de foi et d'amour glorifient d'une manière unique le nom du Seigneur.

Jésus laisse les chefs religieux méditer cette vérité et retourne à Béthanie pour y passer la nuit.

Le figuier maudit (21.18-22)

Le matin, en retournant à Jérusalem, le Seigneur s'approcha d'un figuier, espérant trouver quelque fruit pour satisfaire sa faim. Ne trouvant rien d'autre que des feuilles, Il lui dit : Que jamais fruit ne naisse de toi ! Et à l'instant, le figuier sécha.

Dans son récit (Mc 11.12-14), Marc précise que ce n'était pas la saison des figues. Par conséquent, en maudissant cet arbre sous prétexte qu'il ne porte pas de fruit, le Sauveur donne l'impression d'être excessif et irrité. Puisqu'il ne peut en être ainsi, comment expliquer son attitude ?

Dans les pays bibliques, les figuiers donnent leurs premiers fruits comestibles avant l'apparition des feuilles. Ce sont les signes annonciateurs de la récolte normale. Si, comme dans le cas de cet arbre, les figues précoces n'apparaissent pas, c'est qu'il n'y aura pas de récolte plus tard.

C'est le seul miracle où Christ maudit au lieu de bénir, où Il détruit au lieu de restaurer. Certains y ont vu une difficulté. Mais ces critiques révèlent par là leur ignorance de la personne de Christ. Il est Dieu, le Souverain de l'univers. Certaines de ses actions sont mystérieuses pour nous, mais nous devons poser comme premier principe qu'elles sont toujours justes. Dans le cas présent, le Seigneur savait que ce figuier ne produirait plus jamais de fruits et a donc agi comme tout cultivateur l'aurait fait, en supprimant de son verger un arbre fruitier stérile.

Même ceux qui critiquent le Seigneur pour avoir maudit le figuier reconnaissent que cette action a une valeur symbolique. Par elle, Jésus dit ce qu'Il pense de l'accueil tumultueux que Jérusalem lui a réservé. Comme la vigne et l'olivier, le figuier représente la nation d'Israël. Jésus s'est approché d'Israël et n'a trouvé que des feuilles, c.-à-d. une profession de foi toute d'apparence, mais sans fruits pour Dieu. Jésus aurait voulu goûter du fruit porté par la nation juive. Puisqu'il n'y avait pas de fruits précoces, Il en concluait qu'il n'y aurait aucun fruit de ce peuple incrédule. La malédiction du figuier préfigure le jugement qui frappera Israël en l'an 70. Souvenons-nous cependant que si l'Israël incrédule est stérile à jamais, un reste fidèle de cette nation reviendra vers le Messie, après l'enlèvement. Ces Juifs porteront du fruit pendant la grande tribulation et pendant le millénium. Bien que la leçon première de ce passage s'applique au peuple d'Israël, elle concerne également ceux qui durant tous les âges s'agitent beaucoup et agissent peu.

Aux disciples qui expriment leur stupéfaction de voir le figuier sécher instantanément, Jésus déclare qu'ils pourraient opérer des miracles encore plus grands s'ils avaient la foi. Ils pourraient, par exemple, dire à une montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et cela se produirait. Jésus ajouta : Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez. Rappelons néanmoins que ces promesses qui semblent inconditionnelles doivent se comprendre à la lumière de tout l'enseignement biblique sur le sujet de la prière. Le v. 22 ne veut pas dire que le chrétien peut demander tout ce qu'il veut et qu'il l'obtiendra. Sa prière doit se conformer aux conditions fixées par l'Écriture.

Jésus est interrogé sur son autorité (21.23-27)

Jésus étant entré dans le parvis extérieur du temple proprement dit, les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple viennent l'interrompre dans son enseignement, et lui demandent qui lui a donné l'autorité pour parler ainsi, pour accomplir des miracles et pour purifier le temple. Quelle que serait la réponse qu'Il leur donnerait, ils espéraient le prendre à son propre piège. S'Il avait déclaré avoir le pouvoir d'agir ainsi en tant que Fils de Dieu, ils l'auraient accusé de blasphème. S'Il avait attribué son autorité aux hommes, ils l'auraient discrédité. S'Il avait affirmé détenir ce pouvoir de Dieu lui-même, ils lui en auraient demandé une preuve. Ils estimaient qu'ils étaient, eux, les gardiens de la foi, les professionnels qui en raison de leur formation et du mandat qui leur avait été confié, avaient le droit de conduire la vie religieuse du peuple. Jésus n'avait pas été à l'école des maîtres de son temps, et n'avait évidemment reçu aucun mandat de la part des chefs d'Israël. Leur question reflète le ressentiment vieux comme le monde qu'éprouvent les

professionnels de la religion à l'encontre de ceux qui sont revêtus de la puissance d'une onction divine.

Le Seigneur se déclare prêt à leur dire de qui Il tient l'autorité pour agir de la sorte, à condition qu'ils répondent d'abord à la question : Le baptême de Jean, venait-il du ciel ou des hommes ? Ici le mot « baptême » est à prendre au sens large de « ministère ». En somme, Jésus demande : « Qui a conduit Jean à inaugurer son ministère ? Pour cette tâche, a-t-il été consacré par les hommes ou par Dieu ? De quelles lettres de créance pouvait-il se prévaloir de la part des chefs d'Israël ? » La réponse est évidente : Jean était un homme envoyé par Dieu. Il avait été investi d'autorité par Dieu et non ordonné par les hommes.

Les sacrificateurs et les anciens se trouvent devant un dilemme. S'ils admettent que Jean était envoyé par Dieu, ils sont pris au piège. Car Jean a orienté les hommes vers Jésus, le Messie. Si l'autorité de Jean venait de Dieu, pourquoi ne se sont-ils pas repentis et n'ont-ils pas cru en Christ ?

D'un autre côté, prétendre que Jean n'était pas mandaté par Dieu, c'est défendre un point de vue qui les discréditera aux yeux du peuple, car la plupart des Juifs tenaient Jean pour un prophète. S'ils avaient répondu que Jean était un envoyé de Dieu, ils auraient du même coup répondu à leur propre question : Jésus est le Messie dont Jean a été le précurseur. Refusant d'admettre l'évidence, ils plaident l'ignorance : ils ne savent pas de qui Jean tenait son autorité. Moi non plus, leur répond Jésus, je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ces choses. Pourquoi leur aurait-il dit ce qu'ils savaient déjà, mais qu'ils s'obstinaient à nier ?

La parabole des deux fils (21.28-32)

Par cette parabole, Jésus adresse un blâme sévère aux principaux sacrificateurs et aux anciens qui ont négligé d'écouter Jean qui les appelait à la repentance et à la foi. L'histoire traite d'un homme qui demande successivement à ses deux fils d'aller travailler dans sa vigne. Le premier refuse d'abord, puis, changeant d'avis, accepte d'y aller. Le second s'empresse de dire oui, mais n'ira jamais. À la question de savoir lequel des deux fils a fait la volonté du père, les chefs religieux se condamnent inconsciemment eux-mêmes en répondant : le premier.

Le Seigneur explique alors la parabole. Les publicains et les prostituées sont à l'image du premier fils. Ils ne se sont pas précipités pour obéir à la prédication de Jean-Baptiste, mais plus tard, beaucoup d'entre eux se sont repentis et ont cru en Jésus. Les chefs religieux ressemblent davantage au second fils. Ils ont fait mine d'approuver la prédication de Jean, mais n'ont jamais confessé leurs péchés ni fait confiance au Seigneur. C'est pourquoi les pécheurs notoires entrent dans le royaume de Dieu, tandis que les chefs religieux, satisfaits d'eux-mêmes, restent dehors. Il en est de même aujourd'hui. Les hommes qui reconnaissent leurs péchés acceptent l'Évangile plus facilement que ceux qui ont une piété superficielle.

En disant que Jean est venu dans la voie de la justice, Jésus indique que le précurseur est venu prêcher la nécessité de mener une vie juste par le moyen de la repentance et de la foi.

La parabole des mauvais vignerons (21.33-46)

Continuant de répondre à la question de l'autorité, Jésus raconte une autre parabole : celle d'un homme, maître de maison, qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, bâtit une tour,

l'affirma à des vigneron et s'en alla pour un pays lointain. Au temps de la récolte, il envoya ses serviteurs vers les vigneron pour qu'ils prélèvent sa part du produit de la vigne. Mais les vigneron battirent l'un, tuèrent l'autre, et lapidèrent un troisième. Quand le maître envoya d'autres serviteurs, ceux-ci furent traités de la même manière. La troisième fois, le maître envoya son fils, pensant qu'ils le respecteraient. Mais voyant qu'il s'agissait de l'héritier, ils le tuèrent avec l'intention de s'emparer de son héritage.

À ce moment du récit, le Seigneur demande aux sacrificateurs et aux anciens ce qu'à leur avis le maître fera à ces vigneron. Ils répondent sans hésiter : Il fera périr misérablement ces misérables, et il affermara la vigne à d'autres vigneron, qui lui en donneront le produit au temps de la récolte.

Cette parabole n'est pas difficile à interpréter. Dieu est le Maître, Israël la vigne (Ps 80.9 ; Es 5.1-7 ; Jé 2.21). La loi de Moïse constitue la haie qui sépare Israël des païens et en fait un peuple distinct pour le Seigneur. La récolte représente le fruit qu'Israël aurait dû produire pour Dieu. La tour symbolise les soins vigilants dont l'Éternel a entouré son peuple. Les vigneron, ce sont les principaux sacrificateurs et les scribes.

Sans se lasser, Dieu a envoyé ses serviteurs, les prophètes, vers le peuple d'Israël pour recevoir de la vigne les fruits de la fraternité, de la sainteté et de l'amour. Mais le peuple a persécuté les prophètes et en a même tué certains. Finalement Dieu a envoyé son Fils en se disant que les chefs religieux auraient du respect pour lui (v. 37). Les principaux sacrificateurs et les scribes ont reconnu en lui l'héritier. Terrible aveu ! Au fond d'eux-mêmes, ils savaient que Jésus était le Fils de Dieu, bien qu'ils l'aient nié publiquement ; intérieurement, ils connaissaient la réponse à leur question relative à l'autorité de Jésus : Il avait autorité parce qu'il était Dieu le Fils.

Dans la parabole, Jésus met dans la bouche des chefs religieux d'Israël ces mots : « Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et emparons-nous de son héritage » (v. 38). Dans la réalité, ils disaient : « Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation » (Jn 11.48). C'est pourquoi ils l'ont rejeté, livré aux Romains et crucifié.

Quand le Seigneur leur demanda ce que le maître devait faire à ces vigneron, ils donnèrent une réponse qui les condamnait, comme le montrent les v. 42 et 43. Jésus cite les paroles du Ps 118.22, 23 : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle ; c'est du Seigneur que cela est venu, et c'est un prodige à nos yeux. Quand Christ (la pierre) s'est présenté aux chefs d'Israël (les bâtisseurs), ceux-ci n'avaient pas de place pour lui dans leurs plans de construction. Ils l'ont mis de côté comme un objet inutile. Mais après sa mort, Dieu l'a ressuscité et lui a accordé la place éminente qui lui revenait. Il est devenu la pierre principale de l'édifice de Dieu. « Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom... » (Ph 2.9).

Jésus déclare alors carrément que le royaume de Dieu sera enlevé à Israël et donné à une nation qui en rendra les fruits. C'est ce qui s'est produit. Israël a été mis de côté en tant que peuple élu de Dieu, et aveuglé. Un endurcissement a frappé la race qui a rejeté le Messie. La prophétie qui veut que le royaume de Dieu soit donné à une nation qui en rendra les fruits donne lieu à deux interprétations. Il peut s'agir :

1. de l'Église, composée des chrétiens juifs et non-juifs, « la nation sainte, le peuple de Dieu » (1 Pi 2.9)
2. du reste croyant d'Israël qui vivra lors du retour de Christ. L'Israël racheté portera du fruit pour Dieu.

Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé (v. 44). Dans la

première partie du verset, la pierre est sur le sol ; dans la deuxième partie, elle descend d'en haut. Cela suggère les deux venues du Seigneur. Lors de sa première venue, les chefs juifs ont « trébuché » contre lui et ont été brisés. Quand Il reviendra, ce sera pour juger et disperser ses ennemis anéantis.

Les principaux sacrificateurs et les pharisiens ont compris que ces paraboles les visent directement et sont la réponse à leur question concernant l'autorité de Jésus. Ils brûlent alors d'envie de se saisir de lui, mais ils craignent la foule qui continue de tenir Jésus pour un prophète.

La parabole du festin de noces (22.1-14)

Jésus n'en a pas encore fini avec les principaux sacrificateurs et les pharisiens. Dans la parabole du festin de noces, Il va montrer à nouveau que le peuple d'Israël, autrefois privilégié, est mis de côté, tandis que les païens, autrefois méprisés, sont invités à table.

Il compare le royaume des cieux à un roi qui fit des noces pour son fils. L'invitation à la fête se fait en deux temps : d'abord une invitation personnelle portée par les serviteurs. Elle rencontre un refus catégorique. Puis une autre invitation pour annoncer que le festin est prêt. Certains, trop occupés par leurs exploitations agricoles ou par leurs affaires, la traitent avec mépris ; d'autres s'en prennent violemment aux serviteurs, en saisissent et en outragent quelques-uns, et en tuent d'autres.

Le roi est tellement irrité qu'il fait périr les meurtriers, et brûle leur ville. Il déchire la première liste d'invités, et lance une nouvelle invitation, générale, à l'intention de tous ceux qui veulent venir. Cette fois-ci, il n'y a pas une seule place vide dans la salle des noces. Mais parmi les hôtes, il s'en trouve un qui n'a pas revêtu un habit de noces. Interpellé sur sa tenue inadéquate pour la circonstance, il ne sait que répondre. Le roi ordonne alors de le jeter dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Au v. 13, il ne s'agit pas des mêmes serviteurs qu'au v. 3.

Le Seigneur clôt cette parabole par les mots : Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (v. 14).

Dans la parabole, le roi représente Dieu, et son fils le Seigneur Jésus. Le festin de noces décrit d'une manière fort appropriée la joyeuse atmosphère qui caractérise le royaume des cieux.

La première invitation correspond au message de Jean-Baptiste et des 12 disciples qui ont invité Israël à venir au festin. Mais la nation a refusé. Les mots « ils ne voulurent pas venir » (v. 3) traduisent une attitude qui atteindra son apogée lors de la crucifixion. La deuxième invitation pourrait être la proclamation de l'Évangile aux Juifs, telle que le livre des Actes nous la rapporte. Certains invités traitent le message avec mépris, d'autres brutalisent les messagers ; la plupart des apôtres ont été martyrisés.

Le Roi, à juste titre irrité contre Israël, envoie « ses armées », en l'occurrence Titus et ses légions romaines, pour détruire Jérusalem et presque tous ses habitants en 70. Ce sont « les armées » de Dieu, l'instrument dont Il se servira pour châtier Israël. Sans connaître personnellement Dieu, ces troupes lui appartiennent néanmoins.

Israël est donc mis de côté en tant que nation, et l'Évangile est proclamé aux païens, bons ou méchants, riches ou misérables (Ac 13.45, 46 ; 28.28). Mais chacun de ceux qui s'approchent est examiné attentivement et personnellement. L'homme entré sans avoir revêtu l'habit de noces désigne celui qui

professe être prêt pour le royaume mais n'a pas été revêtu de la justice de Dieu par Jésus-Christ (2 Co 5.21). Il ne peut vraiment avancer aucune excuse. Comme le fait remarquer Ryrie, une coutume voulait en ce temps-là que l'on offre un vêtement de noces aux invités qui n'en possédaient pas. Apparemment, notre homme n'a pas voulu profiter de cette possibilité. Sans le salut offert par Christ, l'individu restera bouche close lorsqu'il sera interrogé sur son droit à entrer dans le royaume (Ro 3.19). Il aura pour châtiment les ténèbres du dehors où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Les pleurs évoquent les souffrances de l'enfer. Quant aux grincements de dents, certains y voient une allusion à une haine et une rébellion sans fin contre Dieu. Si tel est le cas, alors les flammes de l'enfer n'exercent pas un rôle purificateur comme certains le croient.

Le v. 14 s'applique à l'ensemble de la parabole et non seulement à l'homme découvert en défaut de vêtement. Il y a beaucoup d'appelés dans la mesure où l'invitation de l'Évangile s'adresse à beaucoup. Mais il y a peu d'élus. Nombreux sont ceux qui refusent l'invitation, et même parmi ceux qui l'acceptent, certains seront démasqués comme des intrus. Tous ceux qui répondent à l'invitation sont élus. La seule façon, pour une personne, de savoir si elle est élue, c'est de se demander ce qu'elle fait du Seigneur Jésus. « Tous sont appelés à jouir du festin, mais tous ne sont pas disposés à faire confiance au divin Donateur pour obtenir le vêtement qui convient à ce festin. » (Jennings)

Rendre à César ce qui est à César (22.15-22)

Le chap. 22 relate les questions posées au Fils de Dieu par différentes délégations, envoyées dans le but de le faire trébucher. Voici tout d'abord le piège tendu par les pharisiens et les hérوديens. Ces deux partis, ennemis jurés, se retrouvent momentanément unis dans la même haine contre le Sauveur. Qu'il prenne position sur un sujet politique aux implications dangereuses et ils pourront le faire tomber dans leurs filets. Ils essaient de profiter de la dissension entre les Juifs sur la question de la soumission à César. Certains sont farouchement opposés à toute idée de soumission à l'empereur païen. D'autres, comme les hérوديens, adoptent une attitude plus tolérante.

Les interlocuteurs commencent par flatter Jésus sur la noblesse et la droiture de son caractère, sur son incorruptibilité morale et son intrépidité. Puis vient la question : Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? Si Jésus répond « non », Il s'attirera non seulement l'hostilité des hérوديens, mais Il sera accusé de rébellion contre le gouvernement romain. Les pharisiens pourront alors s'emparer de lui et lui dresser un procès-verbal.

S'il dit « oui », Il indisposera tous les Juifs enflammés de patriotisme nationaliste et perdra le soutien d'une partie importante de la population, soutien qui empêchait jusqu'alors les chefs de se débarrasser de Jésus. Jésus les qualifie ouvertement d'hypocrites, venus pour le prendre au piège de ses propres paroles. Puis Il leur demande de lui apporter un denier, la pièce de monnaie qui servait généralement aux Juifs pour payer leurs impôts au gouvernement romain.

L'effigie et le titre de César sur une pièce de monnaie rappelaient constamment et durement aux Israélites qu'ils étaient assujettis à une autorité païenne. Le denier aurait dû aussi leur rappeler que leur soumission à Rome était le résultat de leur péché. S'ils étaient restés fidèles à Yahvé, la question des impôts à payer à César ne se serait jamais posée.

Jésus leur demande : De qui le denier porte-t-il l'effigie et l'inscription ? Ils sont bien forcés de répondre :

de César. Eh bien, leur répond le Seigneur, rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. La question s'est retournée contre eux. Ils avaient espéré prendre Jésus par la ruse sur la question du tribut à César. Il leur révèle leur négligence à s'acquitter de ce qu'ils doivent à Dieu. Bien que cela soit humiliant, ils donnaient son dû à César, mais ils faisaient peu de cas des droits de Dieu sur leurs vies. Devant eux se tient Celui qui est l'empreinte de la personne divine (Hé 1.3), et ils omettent de lui donner la place qui lui revient.

La réponse de Jésus montre que le chrétien a une double citoyenneté. Il est tenu d'obéir aux autorités humaines et de les soutenir financièrement. Il ne doit pas dire du mal de ses gouvernants ni agir pour renverser l'autorité en place. Il doit même prier pour les autorités. En tant que citoyen des cieux, il est également tenu d'obéir à Dieu. S'il devait y avoir conflit entre les deux, il doit accorder sa priorité à Dieu (Ac 5.29).

Quand nous citons le v. 21, nous insistons beaucoup sur la part qui revient à César, mais nous glissons rapidement sur celle qui revient à Dieu. C'est précisément l'erreur que commettaient les pharisiens et pour laquelle Jésus les reprend ! En entendant la réponse du Seigneur, les pharisiens se rendent compte qu'ils ont perdu. Il ne leur reste plus qu'à partir, émerveillés et confus.

Les sadducéens et la résurrection (22.23-33)

Comme nous l'avons déjà indiqué les sadducéens étaient les théologiens libéraux de l'époque ; ils niaient la résurrection du corps, l'existence des anges et les miracles. En fait, ils rejetaient beaucoup plus de choses qu'ils n'en acceptaient.

Une délégation de sadducéens s'approche de Jésus pour lui raconter une histoire destinée à ridiculiser l'idée de la résurrection. Ils lui rappellent la loi du lévirat (De 25.5). Celle-ci stipulait que si un Israélite mourait sans enfants, son frère devait épouser la veuve et lui susciter une postérité, de manière à perpétuer sa lignée en Israël et à maintenir l'héritage dans la famille.

Voici le problème qu'ils soumettent à Jésus. Une femme perd son mari, dont elle n'a pas de descendance ; elle épouse l'un des sept frères du défunt qui meurt à son tour sans lui laisser d'enfant ; elle se marie alors avec le troisième, et ainsi de suite jusqu'au septième. Tous décèdent l'un après l'autre, sans laisser de postérité. Finalement, la femme meurt aussi. Alors se pose la question destinée à humilier Celui qui est la résurrection même (Jn 11.25) : À la résurrection, duquel des sept sera-t-elle donc la femme ? Car tous l'ont eue.

Ce que les sadducéens veulent démontrer, c'est que l'idée de la résurrection soulève des problèmes insurmontables ; elle n'est donc pas raisonnable, et par voie de conséquence, elle n'est pas vraie. Jésus leur répond que la difficulté ne réside pas dans la doctrine, mais dans leur esprit : ils ne connaissent pas vraiment les Écritures ni la puissance de Dieu. D'abord, ils ne comprennent pas les Écritures. La Bible ne dit jamais que la relation conjugale subsiste dans les cieux. Même si les hommes seront reconnus comme hommes, et les femmes comme femmes, ils et elles seront semblables aux anges, dans le sens qu'ils ne se marieront pas et ne donneront personne en mariage.

Ensuite, ils ne comprennent pas la puissance de Dieu. S'Il a pu créer l'homme de la poussière, ne peut-Il pas aussi facilement rassembler les cendres de ceux qui sont morts et redonner forme à un nouveau

corps glorieux ? Jésus s'appuie alors sur un argument tiré de l'Écriture pour dire que la résurrection est une nécessité absolue. Dans Exode 3.6, Dieu se présente comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Or, ajoute Jésus, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Dieu a conclu une alliance avec ces hommes, mais ceux-ci sont morts avant que les promesses ne soient toutes réalisées. Comment Dieu peut-Il se définir comme le Dieu de trois hommes dont les corps reposent dans la tombe ? Comment Celui qui ne peut faillir à ses promesses pourra-t-Il les accomplir envers des êtres déjà disparus ? Une seule réponse s'impose : la résurrection.

Il n'est pas surprenant que la foule soit frappée de l'enseignement de Jésus ! Ne le sommes-nous pas également ?

Le plus grand commandement (22.34-40)

Les pharisiens, ayant appris que Jésus avait réduit au silence leurs adversaires sadducéens, s'approchent de lui pour l'interroger. Leur porte-parole, un docteur de la loi, demande à Jésus de lui dire quel est le plus grand commandement de la loi.

Le Seigneur résume d'une façon magistrale les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu ; ils constituent le premier et le plus grand commandement : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. Le texte de Marc ajoute : « et de toute ta force » (Mc 12.30). Le premier devoir de l'homme est donc d'aimer Dieu de tout son être. Le coeur symbolise l'aspect affectif de sa nature, l'âme l'aspect volitif, la pensée l'aspect intellectuel, et la force l'aspect physique.

Jésus ajoute que le second devoir de l'homme est d'aimer son prochain comme soi-même. « Aimer Dieu et l'homme, voilà à quoi se résume toute la religion ; c'est l'objectif qu'ont poursuivi Moïse, les prophètes, le Sauveur et les apôtres » (Barnes). Nous devrions fréquemment méditer les paroles : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pensons à quel point nous aimons notre « moi », à quel point notre activité se focalise sur la satisfaction de nos besoins et sur notre bien-être. Essayons d'imaginer ensuite ce que serait le monde si nous répandions le même amour sur nos voisins. Enfin, il nous reste à le faire.

Un tel comportement n'est pas naturel ; il est surnaturel. Seuls ceux qui sont nés de nouveau peuvent agir ainsi, et uniquement s'ils laissent Christ le réaliser à travers eux.

Le Fils de David est aussi le Seigneur de David (22.41-46)

Les pharisiens sont encore ébahis par la réponse qui a été donnée au docteur de la loi, que déjà Jésus passe à l'offensive par une question bien choisie : Que pensez-vous du Christ ? De qui est-Il le fils ?

La plupart des pharisiens ne croyaient pas que Jésus soit le Christ ; ils attendaient toujours le Messie. C'est pourquoi Jésus ne leur demande pas : « Que pensez-vous de moi ? », même si cette question est sous-jacente. Il leur demande d'une manière très générale de lui dire de qui le Messie sera le fils, lorsqu'Il viendra. Ils connaissent la réponse : le Messie sera un descendant de David.

Le Seigneur Jésus cite alors les paroles de David : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied (Ps 110.1). Le mot « Seigneur » désigne

deux personnes différentes : la première fois, il s'applique à Dieu le Père, la seconde au Messie. David parle donc du Messie comme de son Seigneur.

Jésus pose alors la question suivante : Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-Il son fils ? Voici la réponse : le Messie est à la fois le Seigneur et le fils de David ; comme Dieu, Il est Seigneur de David ; comme homme, Il est son fils.

Si les pharisiens avaient eu un esprit ouvert, ils auraient compris que Jésus était le Messie : le fils de David, par Marie, et le Fils de Dieu, révélé par ses paroles, ses oeuvres et sa vie. Mais ils refusent de comprendre. Mis en déroute par la sagesse de Jésus, ils n'essaieront plus de le harceler par des questions pièges. Désormais, ils utiliseront une autre méthode : la violence.

Mise en garde contre l'excès de paroles et le manque d'actions (23.1-12)

Dans les premiers versets de ce chapitre, le Seigneur met la foule et ses disciples en garde contre les scribes et les pharisiens. Ces chefs sont assis dans la chaire de Moïse, c.-à-d. enseignent la loi de Moïse. En général, leur enseignement était digne de foi, mais malheureusement pas leur pratique ; leur credo était meilleur que leur conduite ; ils parlaient bien et juste, mais n'agissaient pas en conséquence. Jésus peut donc déclarer : Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent ; mais n'agissez pas selon leurs oeuvres. Ils exigeaient beaucoup du peuple, en interprétant la loi à la lettre, mais ils ne faisaient rien pour alléger ce pesant fardeau.

Ils s'acquittaient de leurs devoirs religieux pour être vus des hommes et non par motif de conscience. Leur emploi des phylactères en est un exemple frappant. En demandant aux Israélites de lier ses paroles « comme un signe sur les mains et comme des frontaux entre les yeux » (Ex 13.9 ; De 6.8, 11.18), Dieu voulait faire comprendre que sa loi devait être continuellement présente à leur esprit et inspirer leurs activités. Les pharisiens et les scribes avaient réduit la portée spirituelle de ce commandement à une observance littérale et matérielle. Ils enfermaient des portions de l'Écriture dans de petits étuis en cuir qu'ils fixaient sur leurs fronts ou sur leurs bras. Ils se souciaient moins d'obéir à la loi que de paraître extrêmement spirituels en portant des phylactères démesurés. La loi prescrivait aussi aux Juifs de prévoir une frange avec un cordon bleu aux coins de leurs vêtements (No 15.37-41 ; De 22.12). Ces ornements distinctifs devaient rappeler aux Israélites qu'ils formaient un peuple à part et qu'ils devaient se conduire autrement que les nations. Les pharisiens négligeaient la leçon spirituelle et se mettaient en valeur en allongeant leurs phylactères. Ils démontraient leur suffisance en se disputant les places d'honneur dans les festins, et dans les synagogues ; ils se sentaient flattés d'être salués dans les places publiques et affectionnaient tout particulièrement le titre de Rabbi qu'on leur attribuait. Ce mot signifiait « mon supérieur » ou « Maître ».

Le Seigneur met ici ses disciples en garde contre l'emploi de titres qui ne devraient être réservés qu'à Dieu. Il faut donc refuser le titre de Rabbi, car un seul est notre Maître : le Christ. N'appelons personne « notre père », car notre Père, c'est Dieu. Ce passage est un exposé sur les relations fondamentales entre l'homme et Dieu. Trois choses caractérisent le chrétien : ce qu'il est, ce qu'il croit, et ce qu'il fait ; ou encore doctrine, expérience, pratique. L'homme a besoin de trois choses sur le plan spirituel : la vie, l'instruction, les directives, précisément ce que le Seigneur déclare dans les neuf mots de l'Évangile : « Je suis le chemin, la vérité, et la vie. » [...] Ne considérez donc aucun homme comme Père, car aucun ne peut donner ni entretenir la vie spirituelle ; ne reconnaissez aucun comme Maître infallible. Votre relation à Dieu et à Christ est plus intime qu'elle ne pourrait l'être avec n'importe quelle personne.

Ce que Jésus veut dire clairement par ces mots, c'est que dans le royaume des cieux tous les chrétiens sont frères et soeurs sur un pied d'égalité, et qu'il n'y a aucune place pour des titres qui élèveraient les uns au-dessus des autres. Songez pourtant aux titres pompeux que l'on trouve dans le christianisme : Révérend, Très révérend, Monseigneur, Père, et bien d'autres encore. Même le titre apparemment innocent de « Docteur » signifie « Maître » en latin. L'avertissement du Seigneur vise ces titres dans les relations spirituelles et non leur emploi dans les relations naturelles, professionnelles ou universitaires. Jésus n'interdit pas à un enfant d'appeler son papa « père », ni à un malade de dire « Docteur » à son médecin. Dans les relations humaines, « rendez à tous ce qui leur est dû : la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur » (Ro 13.7).

Une fois de plus, le caractère révolutionnaire du royaume apparaît. La vraie grandeur est à l'opposé de ce que les hommes considèrent. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. La véritable noblesse s'incline pour servir. Les pharisiens qui se glorifiaient eux-mêmes seront abaissés. Les disciples authentiques qui se sont humiliés seront exaltés le moment venu.

Malheur aux scribes et aux pharisiens ! (23.13-36)

Le Seigneur prononce ensuite huit fois le mot « Malheur ! » à l'intention des hommes religieux hypocrites et orgueilleux de son temps. Il ne s'agit pas à proprement parler de malédictions mais plutôt d'avertissements, dans le souci de leur sort futur.

Le 1er « Malheur ! » est motivé par leur opiniâtreté et leur obstructionnisme. Ils refusent eux-mêmes d'entrer dans le royaume et empêchent agressivement les autres d'y entrer. Étrangement, ce sont souvent les autorités religieuses qui sont les adversaires les plus décidés de l'Évangile de la grâce. Ces autorités sont souvent gentiment tolérantes pour toutes choses, sauf à l'égard de la bonne nouvelle du salut. L'homme naturel ne veut pas être l'objet de la grâce de Dieu et ne veut pas que Dieu accorde sa grâce aux autres.

Par le 2ième « Malheur ! », Jésus fustige la pratique qui consiste à s'appropriier les maisons des veuves et à masquer cette vilenie par de longues prières. Certaines sectes modernes utilisent le même procédé : leurs dirigeants font léguer à leur mouvement les biens de veuves âgées et parfois de certains adeptes crédules. De tels simulateurs de la vraie piété seront jugés plus sévèrement.

La 3ième accusation est dirigée contre le zèle mal orienté. Les hommes que Jésus condamne parcouraient des distances inimaginables pour faire un prosélyte, mais après l'avoir gagné, ils en faisaient un homme deux fois plus mauvais qu'eux-mêmes. De nombreuses sectes modernes agissent de même. Certains n'hésitent pas à frapper à plus de 700 portes pour gagner une seule personne à leurs vues. Le résultat est souvent désastreux. Comme l'a fort pertinemment dit quelqu'un, « le plus converti devient parfois le plus pervers. »

En 4ième lieu, le Seigneur dénonce leur casuistique, c'est-à-dire leur raisonnement manifestement malhonnête. Ils avaient érigé un système de raisonnement faux qui leur permettait de ne pas s'acquitter de leurs engagements pécuniaires. Ils disaient par exemple que si quelqu'un jurait par le temple, il n'était pas obligé de payer, mais s'il jurait par l'or du temple, il devait honorer son engagement et payer. De même, selon eux, si on jurait par l'offrande placée sur l'autel, on était lié ; en revanche, si on jurait par l'autel, on

ne l'était pas. Ce faisant, ils accordaient plus de valeur à l'or qu'à Dieu (le temple était la maison de Dieu), à l'offrande sur l'autel plus de valeur qu'à l'autel lui-même. Ils accordaient plus d'attention au matériel qu'au spirituel. Ils se souciaient davantage de recevoir que de donner.

En les qualifiant de conducteurs aveugles, Jésus met en lumière leur logique tortueuse. L'or du temple prend toute sa valeur parce qu'il est associé à la maison de Dieu. De même, c'est l'autel qui valorise l'offrande. Ceux qui pensent que l'or a une valeur en soi sont aveugles. L'or ne prend de la valeur que dans la mesure où il est utilisé pour la gloire de Dieu. Les dons faits pour la satisfaction de la chair sont dénués de toute valeur ; ceux qui sont apportés à Dieu au nom du Seigneur ont une valeur éternelle. En somme, Jésus déclare aux pharisiens que quel que soit l'objet par lequel ils jurent, Dieu est impliqué, et par conséquent ils sont tenus de respecter leur engagement. L'homme ne peut se soustraire à ses obligations par des restrictions mentales. Les vœux engagent et les promesses doivent être tenues. Il est inutile de chercher des artifices pour fuir ses devoirs.

Le 5ième « Malheur ! » condamne le ritualisme dévoyé qui se trompe d'objet. Les scribes et les pharisiens donnaient méticuleusement au Seigneur la dîme des herbes culinaires qu'ils cultivaient. Jésus ne leur reproche pas l'obéissance dans les petits détails, mais Il les reprend pour leur manque de scrupules quand il s'agit de faire preuve de justice, de miséricorde et de fidélité envers autrui. Se servant d'une image très expressive, le Seigneur décrit ses interlocuteurs comme des gens qui éliminent le moucheron, mais qui avalent le chameau ! Le moucheron est un petit insecte qui tombait parfois dans la coupe de vin et qu'on éliminait en aspirant le vin à travers les dents qui servaient de filtre. Qu'ils sont donc ridicules ceux qui filtrent soigneusement leur boisson pour éviter d'avaler un insecte insignifiant, et qui, sans scrupule, engloutissent le plus grand animal impur de la Palestine ! Les pharisiens étaient très à l'affût des petits péchés, mais parfaitement aveugles devant les péchés énormes comme l'hypocrisie, la malhonnêteté, la cruauté et l'avarice. Ils avaient perdu tout sens des valeurs.

Le 6e « Malheur ! » condamne la piété de façade. Les pharisiens, soucieux d'afficher une religiosité et une moralité impeccables, étaient intérieurement pleins de rapine et d'intempérance. Ils auraient dû nettoyer premièrement l'intérieur de la coupe et du plat, c.-à-dire purifier leurs coeurs par la repentance et la foi. Alors, mais alors seulement, leur comportement extérieur serait acceptable. Il y a une différence entre notre personne et notre personnage. Nous avons tendance à accentuer le personnage, c'est-à-dire l'image que nous voulons donner de nous à autrui. Dieu, lui, voit surtout la personne, ce que nous sommes vraiment. Il veut que la vérité soit au fond du coeur (Ps 51.8).

Le 7e « Malheur ! » vise lui aussi le désir de paraître. Mais si le précédent mettait à nu la dissimulation de leur avarice, celui-ci révèle la dissimulation de leur hypocrisie et de leur irrespect de la loi. Les tombes étaient blanchies à la chaux pour que les Juifs ne les touchent pas par inadvertance, ce qui les aurait rendus rituellement impurs. Jésus compare les scribes et les pharisiens à des sépulcres blanchis qui paraissent purs au dehors, mais qui à l'intérieur sont pleins de corruption. Les gens pensaient que le contact avec les chefs religieux avait une vertu sanctifiante ; en réalité, il les souillait parce que ces responsables étaient pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

Jésus prononce le dernier « Malheur ! » contre la duplicité d'attitude : hommage des lèvres, haine du coeur. Les scribes et les pharisiens pensaient honorer les prophètes de l'A.T. en leur édifiant de fastueux monuments funéraires. Lors de discours prononcés à la mémoire des prophètes, ils déclaraient qu'ils ne se seraient pas joints à leurs ancêtres qui les avaient tués.

Vous témoignez ainsi contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes, leur dit Jésus. Comment témoignaient-ils cela ? Car il semble bien, d'après les versets précédents, qu'ils se dissociaient de leurs pères meurtriers. En premier lieu, ils reconnaissaient que leurs pères, dont ils étaient les fils selon la chair, avaient répandu le sang des prophètes.

Mais Jésus emploie le mot fils dans un sens plus large ; il désigne des hommes qui présentent les mêmes traits de caractère. Le Seigneur savait que tout en décorant les tombeaux des prophètes, ils complotaient de le faire périr. En second lieu, en témoignant un tel respect pour les prophètes morts, c'est comme s'ils affirmaient : « Les seuls prophètes que nous honorons sont ceux qui ne sont plus. » Sur ce plan-là, ils étaient bien fils de leurs pères.

Le Seigneur ajoute alors : Comblez donc la mesure de vos pères (v. 32). Ceux-ci avaient rempli en partie la coupe du crime en tuant les prophètes. Les scribes et les pharisiens l'empliront bientôt à ras bord en mettant à mort le Seigneur Jésus et ses disciples, amenant ainsi à son comble l'oeuvre commencée par leurs ancêtres.

À ce moment, l'Oint de Dieu, prononce des paroles étourdissantes : Serpents, race de vipères ! Comment échapperez-vous au châtement de la géhenne ? Est-il possible que l'Amour incarné ait pu dire des paroles aussi cinglantes ? Oui, parce que le véritable amour doit aussi être juste et saint. L'idée populaire qu'on se fait de Jésus, à savoir un réformateur inoffensif n'éprouvant d'autres sentiments que l'amour, n'est pas biblique. L'amour peut être ferme, et doit toujours être juste. Il vaut la peine de prendre conscience que ces paroles de condamnation ont été proférées à l'encontre de chefs religieux et non à l'encontre d'ivrognes ou de vauriens. À notre époque d'oecuménisme, alors que certains chrétiens évangéliques font cause commune avec des ennemis jurés de la croix de Christ, il est bon de méditer l'exemple de Jésus, et de se souvenir des paroles de Jéhu à Josaphat : « Doit-on secourir le méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Éternel ? » (2 Ch 19.2).

Jésus ne prédit pas seulement sa propre mort ; Il déclare ouvertement aux scribes et aux pharisiens qu'ils tueront certains des messagers qu'il enverra, des prophètes, des sages et des scribes. Ceux qui échapperont au martyre seront battus dans les synagogues et persécutés de ville en ville. Ainsi, les chefs religieux d'Israël feront retomber sur eux-mêmes la culpabilité accumulée au travers de l'histoire ; tout le sang innocent répandu sur la terre [...] depuis Abel [...] jusqu'à Zacharie, dont l'assassinat est rapporté dans le 2nd livre des Chroniques (24.20, 21), le dernier livre selon l'ordre adopté dans la Bible juive. (Ne pas confondre ce Zacharie avec le prophète du même nom.)

Toutes ces fautes du passé devaient retomber sur la génération ou race à laquelle Christ s'adressait, comme si tout le sang innocent répandu auparavant se trouvait associé au sang de Christ, comme si tous les crimes commis autrefois culminaient dans la mort du Sauveur sans péché. Un torrent de châtements devait s'abattre sur la nation qui avait haï sans cause le Messie et l'avait cloué sur la croix comme un criminel.

Jésus se lamente sur Jérusalem (23.37-39)

Il est très significatif de constater que ce chapitre qui, plus que tout autre, rapporte les « Malheur à vous ! » du Seigneur Jésus, se termine par ses larmes ! Après avoir violemment repris les pharisiens, Jésus prononce une poignante plainte sur la cité de la dernière « chance ». La répétition « Jérusalem,

Jérusalem ! » traduit une émotion inexprimable. La ville a tué les prophètes et lapidé les messagers de Dieu ; pourtant, le Seigneur l'aime, lui qui a souvent voulu rassembler ses habitants avec tendresse pour les protéger, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et elle ne l'a pas voulu.

Après cet élan du coeur, Jésus clôt par ces mots : Voici, votre maison vous sera laissée déserte. La maison désigne sans doute d'abord le temple, mais le sens peut aussi s'étendre à toute la ville et à toute la nation.

Le v. 39 envisage déjà la seconde venue du Seigneur, lorsqu'une partie croyante du peuple d'Israël l'acceptera comme Messie-Roi. Cet accueil est implicitement annoncé dans les paroles : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !

Il n'est nullement dit que ceux qui ont tué Christ auront une nouvelle chance de salut. Le Seigneur parle de Jérusalem, et par métonymie de ses habitants et d'Israël tout entier. La prochaine fois que les habitants de Jérusalem reverront Christ après sa mort, ce sera lorsqu'ils tourneront les regards vers Celui qu'ils ont percé et qu'ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique (Za 12.10). Aux yeux des Juifs, il n'existe pas de larmes plus amères que celles versées pour un fils unique.